



Colette PIPON, *Et on tuera tous les affreux. Le féminisme au risque de la misandrie (1970-1980)*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Mnémosyne », 2013, 239 p.

Ludivine Bantigny



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12264>

DOI : 10.4000/clio.12264

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 26 novembre 2014

Pagination : 316a à 316a

ISBN : 978-2-7011-9045-7

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Ludivine Bantigny, « Colette PIPON, *Et on tuera tous les affreux. Le féminisme au risque de la misandrie (1970-1980)* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 40 | 2014, mis en ligne le 15 janvier 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12264> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12264>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Colette PIPON, *Et on tuera tous les affreux. Le féminisme au risque de la misandrie (1970-1980)*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Mnémosyne », 2013, 239 p.

Ludivine Bantigny

RÉFÉRENCE

Colette PIPON, *Et on tuera tous les affreux. Le féminisme au risque de la misandrie (1970-1980)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Mnémosyne », 2013, 239 p.

- 1 « Si l'on peut envoyer un homme sur la lune, pourquoi ne pas tous les y envoyer ? » C'est cette boutade de la romancière états-unienne Rona Jaffe que Colette Pipon a choisie pour exergue. La suggestion trouve d'ailleurs son illustration sur la couverture de l'ouvrage : une jeune femme s'apprête à envoyer un homme sur la lune au moyen d'une catapulte géante, tandis que d'autres représentants du genre masculin attendent leur tour avec anxiété. Le titre lui-même, *Et on tuera tous les affreux*, est repris à un roman de Boris Vian, lui-même utilisé sur une affiche féministe de 1981 reproduite dans le cahier photographique de ce beau livre.
- 2 Car c'est un ouvrage enthousiasmant, rédigé à la suite d'un mémoire de master qu'avait suivi Xavier Vigna à l'université de Dijon et salué par le prix Mnémosyne. Incisif, parfois drôle, toujours rigoureux, il témoigne d'une vraie maturité intellectuelle chez son auteure, outre l'excellente connaissance qu'elle a des mouvements féministes actifs durant les années 1970. Colette Pipon a exploré de nombreuses sources, journaux, romans, documents militants, et a mené des entretiens venant aujourd'hui confirmer ou nuancer les actions d'alors.
- 3 La « misandrie » est une formule consubstantielle à la période, en quelque sorte, puisqu'elle est inventée à cette époque. Il s'agissait en effet de forger un terme qui

puisse exprimer la haine, sinon des hommes, du moins du patriarcat. Ainsi, pour la tendance « Psychanalyse et Politique » par exemple, « l'ennemi n'est pas l'homme mais la masculinité, qui existe aussi chez les femmes ». « Ce que je n'aime pas », dit pour sa part Anne Zelensky, « c'est la superstructure machiste ».

- 4 Les pages que Colette Pion consacre à l'exploration de ce qu'est la haine en général sont très belles et font réfléchir à ce qui dans l'être humain, pour suivre le psychanalyste Jean-Pierre Lebrun, peut surgir de « voracité » et, dans son rapport à l'autre, de « boue où il nous arrive de le traîner ». Boue, ordure, déchet : la haine charrie dans ses flux l'autre qu'il s'agit d'y noyer. Or, pour des raisons évidemment liées aux constructions des normes de genre, les femmes expriment quant à elles peu souvent de la haine ; elles sont rarement violentes. Comme l'écrit Christine Bard, elles ont cette « tendance bien connue à retourner l'agressivité contre elles »¹. Selon la belle expression de Colette Pipon, quand misandrie il y a dans le mouvement féministe, c'est une « haine-réponse », réplique à des siècles de misogynie, de domination et d'oppression.
- 5 Il y a de quoi... Ces féministes montrent bien l'assignation à la double fonction, concomitante ou contradictoire, à laquelle les femmes sont le plus souvent assignées : celle de maman et/ou de putain. Si une femme n'est pas ou pas assez attentive et protectrice, elle peut devenir rapidement l'ordure déjà évoquée, qu'il est permis d'insulter voire de violenter. « La femme idéale », écrit Colette Pipon, « doit être la mère, le refuge de l'homme. Elle doit le comprendre, le rassurer, l'aider. Elle en est la propriété » (p. 65). C'est ce droit de jouissance supposé que les féministes ont décidé de combattre. Le livre reprend les thèmes de la sexualité, du viol et des violences conjugales pour les examiner sous un autre jour, celui de la haine qu'ils engendrent chez les femmes. Une détestation qui peut se faire sarcastique – comme dans l'ouvrage collectif *Le livre de l'oppression des femmes*, à propos de la sexualité de « ces cancre » « que jamais un doute n'effleure » – voire intransigeante, dans le même livre et sur le mode de l'humour : « Si vous êtes vraiment en rogne, sortez la vie sexuelle des araignées. Elles en ont une. La femelle coupe la tête du mâle ».
- 6 Colette Pipon revient donc sur les dispositifs de résistance et de lutte mis en place par les groupes féministes durant la période : journées de dénonciation des crimes commis contre les femmes les 13 et 14 mai 1972, « grrrrève » des femmes en 1974, actions « coups d'éclat », groupes de parole ou de conscience. À cet égard, on apprécie l'usage qu'elle fait du livre important de James C. Scott, *La domination et les arts de la résistance*. Pourtant, cela devient sans doute moins probant lorsque l'auteure suit la typologie de Scott mot à mot, en particulier sur un supposé « marmonnement », un prétendu « grommèlement ». Ces femmes, justement, ne marmonnent pas ; elles se battent, revendiquent, chantent et crient ; elles ne grommellent pas.
- 7 Toutefois la misandrie, dans le féminisme, en reste toujours aux mots ; elle ne passe pas à l'action. Selon la célèbre expression de Benoîte Groult, « le féminisme n'a jamais tué personne, le machisme tue tous les jours ». L'essentiel tient surtout dans une lutte libératrice, où les émotions négatives deviennent fécondes et productives. Monique Wittig écrit dans son roman *Les Guérillères* : « Elles ont transformé leur haine en énergie ». Audace, exubérance, humour, goût du bonheur : ces femmes veulent vivre pleinement. Belles pages encore, donc, que celles dédiées aux sorcières et aux amazones. On rit aussi des détournements judicieux que propose la presse féministe, avec des rubriques conseils de beauté et de virilité « Pour vous messieurs ». Parmi ces suggestions, il leur est proposé de se procurer, pour renforcer la masculinité, des

« plastrons poilus autocollants indécélables », à raison de quatre poils par centimètre carré, ou de procéder à l'« implantation de poils synthétiques (17 coloris, 30 francs par poil) » (p. 146). Ces parodies des codes genrés de la séduction se retrouvent encore dans quelques témoignages savoureux de femmes déterminées à se débarrasser du « Sois belle et tais-toi », pour mieux le retourner : les hommes deviennent ainsi des « êtres attendrissants » ayant « un tel besoin d'affection que chaque fois que j'en vois un, je ne puis m'empêcher de lui caresser la joue et cajoler le derrière » ; « moi j'aime qu'un homme soit beau et se taise. Un homme vraiment hominin se garde bien d'ouvrir la bouche car il sait qu'elle est faite pour les baisers ». Le seul passage à l'acte violent est celui de la féministe états-unienne Valerie Solanas, auteure du très misandre *SCUM Manifesto*, qui tenta d'assassiner Andy Warhol et le laissa pour mort, le 3 juin 1968. La misandrie elle-même finit par affaiblir et diviser le mouvement. Les « lesbiennes radicales », en particulier, récusent l'hétérosexualité, les « hétéro-féministes » étant vues comme les « kapos du patriarcat ». En 1981, l'affiche portant la phrase « Cet homme est un violeur, cet homme est un homme » est l'objet de virulentes controverses. Tout cela, l'auteure le montre avec finesse et nuances. Elle note à raison dans sa conclusion que « la misandrie n'est pas constitutive du féminisme en tant qu'idéologie, car celui-ci n'est pas une doctrine fondée sur la haine de l'autre » (p. 203) ; il y existe une *dimension* misandre, débattue de l'intérieur et parfois même contestée.

- 8 Bien sûr, on peut adresser quelques reproches à la démarche de Colette Pipon. On aurait pu imaginer qu'elle discute un peu plus avec l'historiographie et, dès lors, qu'elle évoque davantage certains travaux comme ceux de Christine Bard, Michelle Zancarini-Fournel, Alban Jacquemart, cités mais peu utilisés, ou ceux de Janine Mossuz-Lavau, Bibia Pavard, Hélène Fleckinger, absents ici. On peut aussi regretter un biais inhérent à ce type de sujet : à vouloir chercher de la misandrie, l'auteure croit parfois pouvoir en déceler là où il n'y en a pas forcément. Ainsi la « rage » ici et là exprimée n'est-elle pas nécessairement une « haine » dissimulée. Enfin, une dernière objection peut lui être formulée, plus fondamentale : si l'ouvrage tient bien compte de la diversité des féminismes dans cette période, il ne s'interroge pas sur le féminisme « lutte de classes » et, globalement, ne se pose pas la question en ces termes. L'expression de « classe de sexe », reprise notamment à Ti-Grace Atkinson, n'est pas travaillée à la lumière des luttes imbriquées. Quand il est question de mouvement ouvrier, c'est pour le rabattre « au plan économique ». Si Colette Pipon a raison de pointer du doigt les propos misogynes et même les violences exercées dans certaines occasions par les services d'ordre de la CGT contre des féministes, son ouvrage aurait gagné à explorer les interactions entre luttes de classes et luttes de femmes à cette époque.
- 9 Mais *in fine*, c'est la qualité de ce livre que l'on retiendra, pierre solide apportée à une historiographie en plein renouvellement tant sur les années 1968 que sur le féminisme. On attend avec impatience de lire la thèse dans laquelle l'auteure s'est à présent lancée.

NOTES

1. *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, p. 305.

AUTEURS

LUDIVINE BANTIGNY

Université de Rouen / GRHis